Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 39 (1901)

Heft: 52

Artikel: Une fille à marier

Autor: Antan, Pierre d'

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199094

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SAMEDIS PARAISSANT TOUS LES

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à

L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER Grand-Chène, 11, Lausanne.

Montreux, Ger'e, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR YAUDOIS, » LAUSANNE

Suisse: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50 ETRANGER: Un an, fr. 7,20. Les abe nements detent des fer janvier, 14 avril, 4 puillet et fer octobre.

adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. - Suisse: 20 cent. Etranger: 25 cent. - Réclames: 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A nos lecteurs.

Dans trois jours, l'année 1901 aura rejoint ses devancières; les cloches sonneront à toute volée la venue de 1902, tandis qu'on enterrera à grand bruit l'an qui s'en va, qu'on échangera des souhaits, qu'on prendra des résolutions, qu'on exprimera des regrets et qu'on fera de petites débauches gastronomiques. Le Conteur, qui se pique d'être philosophe, pourrait s'abstenir d'agiter sa petite sonnaille. S'il ne le fait pas, ce n'est pas pour se donner de l'importance, mais afin qu'on ne puisse l'accuser de se singulariser, de prendre des airs supérieurs et de dédaigner ses amis.

Ah, certes, il sait trop ce qu'il leur doit. à ses amis, pour ne pas souhaiter les conserver le plus longtemps possible. Que ses collaborateurs si dévoués, ses fidèles abonnés, que tous ses lecteurs daignent agréer, avec nos vœux de bonne année, l'expression de notre reconnaissance pour l'appui qu'ils nous accordent dans notre œuvre de conservation de la tradition vaudoise.

Cette sympathie, ils nous l'ont manifestée d'une façon touchante dans le deuil qui nous a frappés. Et elle n'a pas été éphénière : de semaine en semaine, des abonnés et des coltaborateurs nouveaux nous sont venus.

Fort de ces encouragements, le Conteur s'efforcera de remplir de mieux en mieux son rôle d'organe de l'esprit vaudois. Il espère être en mesure d'en noter toutes les nuances, de facon à intéresser les lecteurs de chaque coin du canton, les Vaudois à l'étranger et tous les amateurs de littérature nationale.

Cet « esprit vaudois » auquel, tous, nous tenons beaucoup plus que nous ne le voulons laisser voir, est il menacé, comme tant d'autres particularités locales, de succomber un jour sous les coups de plus en plus violents du cosmopolitisme? Peut-ètre bien. Nous n'en sommes point encore là cependant et, quoi-qu'il advienne, l'esprit vaudois trouvera jusqu'au dernier moment dans le Conteur, un refuge sùr et de fidèles amis. Petite est la maison et simple l'hospitalité, mais, à défaut de grandeur et de luxe, un cordial accueil attend sous notre toit toutes les personnes qui prennent encore quelque intérêt à nos vieilles traditions, à nos vieilles coutumes, à notre bonhomie, point du tout réfractaires au vrai p. ogrès, quoi qu'on en dise.

On a pu voir que le Conteur s'est mis à publier des vieux airs de chez nous avec la musique, qu'il a commencé aussi à illustrer d'un dessin tel de ses récits. Il songe à entreprendre en outre diverses publications nouvelles.... Mais ne parlons pas trop etne promettons pas plus de beurre que de pain.

Au reste, ce que nous voulons en cet instant, c'est uniquement vous la souhaiter bonne et heureuse, à vous tous, Vaudois de notre cœur. Puissiez-vous, comme nous, vous estimer toujours fortunés d'être des enfants de ce bon et beau pays qu'encadrent les Alpes et le Jura et que baignent nos lacs bleus! Pourquoi envierions-nous le sort des autres nations? N'avonsnous pas le salé de Payerne, les veveys courts, les grandsons légers ou forts, les vacherins des Charbonnières, les petits pains de Rolle, les pains d'anis de Grandson, les zizelettes de Morges, les truites de l'Orbe, le raisiné du Jorat, le kirch de Chevilly ou de Frenières, les foires de Cossonay, nos inimitables bricelets et surtout nos crus, Yvorne, Villeneuve, Lavaux, Mont, Salvagnin, Orbe, Bonvillars et tant d'astres, qui sont l'esprit de la terre vaudoise?

Vivent les bonnes gens et les bonnes choses. de chez nous!

LA REDACTION.

Une fille à marier.

Ce titre est celui de l'amusante comédie que notre collaborateur, Pierre d'Antan, a fait représenter, samedi dernier, à la soirée de la Société des Jeunes commerçants. Cette comédie, dont l'auteur lui-même remplissait l'un des rôles principaux, a eu grand succès et tous nos journaux en ont parlé en termes très élogieux. Nous avons le plaisir de pouvoir en donner, aujourd'hui, à nos lecteurs, la première scène.

La scène se passe chez Sophie. Au lever du rideau, Sophie, Rosine, sa fille, et Jeannette, une voisine, sont assises autour de la table et prennent

Sophie. - Allons, voyons, Jeannette! Enco une gouttette de câfé!.. Vous faites des compliments! Rien qu'une gurette.

JEANNETTE. - Grand merci bien, ma Sophie! Il est terriblement bon, votre café, il ferait revenir un mort, mais, vous savez, quand l'è bon, l'è prau... Enfin, puisque vous le voulez absolument!... mais rien qu'une larme.

Sophie. - Là! voilà!... Et puis, prenez-voir encore une de ces torchettes, ou bien un bri-

Jeannette. - Vous êtes pourtant terrible! Avec yous, on a beau se gendarmer,. y a pas moven.

Sophie. - Mon té ti possible, ma pauvre Jeannette, qu'est-ce qu'on deviendrait pourtant dans ce monde, nous autres femmes, si on n'avait pas, de temps en temps, une tasse de câfé pour se repicoler un tant soit peu. Vous me direz ce que vous voudrez, la vie serait rudement triste!

Jeannette. - Pour quant à ça, vous avez hien raison, au moins. Pendant que nos bourtià d'hommes s'en vont fregâtzer par les pintes, ou se banbaner par les chemins pour leur poison de politique, on peut bien se cordre une tasse de café entre vosines.

Sophie. - Dis-voi, Rosine, va-t-en-voir refaire une goutte de câté pour ton frère quand il reviendra,

- Vous êtes encore bien à la JEANNETTE. bonne, vous, de refaire du café pour vos hommes. Moi, je fais pas tant d'histoires. Je rafonce la cafetière avec une bonne pochonnée d'eau chaude, et puis c'est bon. Ca leur vaut rien le café trop fort; ça les agite. Mon mar

fait rien que de piatt or très toute la nuit. Faudrait voir ce tredon.

(Rosine sort emportant la cafetière.)

SOPHIE. — A présent, Jeannette, raconte zme-voir un peu les nouveaux du village.

JEANNETTE. - Eh! mon Dieu, ma pauvre Sophie, les nouveaux, c'est pas à moi qu'il faut les demander! Je suis pas une semme à cancans! Je sors tant peu, je vais chez personne. L'empartie du temps, je vous assure, si je n'allais pas à l'église, je ne saurais ni qui vit. ni qui meurt.

SOPHIE. - Oui c'est sur. C'est comme moi! On n'est pas de ces tabousses qui sont tout le temps à batoiller chez les voisines. Y a des fois, quand je vois de ces galavardes, il me semble tout de même qu'elles feraient mieux d'aller taconner les chausses à leurs hommes ou moucher leur marmaille.

JEANNETTE. - A propos, avez-vous entendu dire quelque chose de la femme au marguil-

Sophie. - On m'a rien dit, mais ça ne m'étonnerait pas. Je la regardais aller l'autre jour, elle avait l'air toute capote.

JEANNETTE. - Vous me direz pourtant si c'est pas une vergogne. Des gens qui n'ont rien au monde. Enfin, c'est leurs affaires .. Et le vieux Jules de la pinte, vous savez les histoires?

Sophie. - Non, et quoi?

JEANNETTE. - Il se remarie, ce vieux fou Avec sa servante, vous devez croire... Oh! pour celle-là, je m'en suis toujours méfiée, avec ses airs de niguedouille. Pour quant à ça, elle a bien su faire, elle se met à la chotte pour le restant de ses jours.

Sophie. - Trouvez-vous pas qu'au jour d'aujourd'hui on en voit rudement de ces jeunesses qui marient des vieux rien que pour leurs écus. Non pardine si on voyait ça les autrefois.

JEANNETTE. - Que voulez-vous, c'est le train du monde. Il y en a d'un et d'autre sur cette terre... Si je vous disais ce que je sais, vous seriez bien étonnée... Il y en a un, par ici, qui fait aussi joliment la cour à des écus.

Sophie. - Qui ça?

JEANNETTE. - Mais, écoutez-voi, Sophie. vous ne le redirez pas au moins ; j'ai juré mes grands dieux que j'en piperais pas le mot. Eh! mon père, ça ferait des beaux cancans, si on savait que ça sort de moi... C'est le Charles de la Ferme d'Enhaut (Rosine vient de rentrer et a entendu)... Pensez-voi qu'il court jusqu'à Villars, pour en trouver une assez riche. Fautil pas avoir les ennemis!

Sophie. — Taisez-vous, pas possible!

JEANNETTE. - Oui, ma fois, que je vous le jure! Et pi que je le sais de sûr! Ma cousine, vous savez, celle qui a marié le gros David, eh bien, elle s'est trouvée au marché l'autre jour avec une femme du Chalet-à Gobet qui a des coûsins remués à Villars. Elles ont causé un puissant moment. Y paraît que c'est_la fille au syndic, une grosse courtine, puissane tement riche, vous devez croire, mais on petit peu niauque, pas tout à fait toquel mon imais

l'ovrai.

comme ça un peu à la bonne, et pi avec ça tant pouette, y paraît, les cheveux rouges, la figure toute piolée. Y faut avoir du goût, quand même. Enfin, que voulez-vous, quand on cherche de l'argent, on n'est pas tant difficile.

Sophie. — Ora, qui l'aurait cru de ce Charles

qui a tant bonne façon.

ROSINE (a parl). — Charles, me tromper ainsi, après tout ce qu'il m'a promis!!

JEANNETTE. - Taisez-vous, je vous dis que ce n'est rien qu'un engueuseur de fille. Mais c'est que le plus joli : je sais quelqu'un à qui il a dù dire qu'il était pas entrepris, que si celle de Villars lui manquait, il en avait une autre par ici, et qu'il aurait toujours un poire pour la soif.

Rosine (a part). - Oh! un poire pour la soif, moi!!

JEANNETTE. - C'est moi qui le lui cordrais, si il finissait par se trouver entre deux chaises!... Eh mon té, moi qui suis là à nioutzer, mon fils ne va pas savoir par où j'ai passé... Je me sauve.

.

PIERRE D'ANTAN.

Cllia dâo papagai.

Se totès lè bitès ne savont pas déveza coumeint no z'autro, y'ein a tot parai min à clliào papagai po déssuyi lè dzeins; lè z'ons sâvont subllià: « Roulez tambours », dài z'autro: « Marie trempe ton pain » et bin d'autro z'aférès que fà pardié galé lè z'ourè; mâ, l'est lo diabllio, cllião z'osès sont tot coumeint lè bouébo qu'ont bin rimâ n'aleçon, ne sublliont et ne dévezont que cein qu'on lâo z'a signoula et que l'ont apprai, kâ, po portâ on toste à on n'abbay, salut, bernique! faut onco no z'au-

Ora, vo sédès que cllião vilho monsus et cllião vilhès damuzallès que ne sè sont jamé marià ont la nortse dè sè teni totès sortès dè bitès pè lâo pailo, l'ont dâi tsins, dâi matous, dâi tsattès, dâi verdzassès et bin soveint po fini la ménadzéri, l'ont dâi sindzo et dâi papagai. L'est veré que, quand on est tot solet pè l'hotô, on ne pâo pas djuï ni ai cartès, ni âo merolet, ni à pigeon vole, et clliâo bitès vo tignont compagni et dinse lo teimps modè pe

On vilho monsu que démaorave amont per Bor sè tegnai ion dè cliiao perroquiets et cé z'inquie étâi on tot galé qu'avâi dâi ballès pllionmès verdès, dzauno et rodzo; et avoué cein, on tot malin: sublliave totes sortes de ringues; savâi mimameint tsantâ on verset dâo chaumo treintè quatro; bréfe, c'était on papagai d'attaque et lo monsu que vo dio l'âi tegnâi tant que l'arâi amâ bin mé què sa fenna, se l'ein avâi zu iena.

Lo tsautein, quand lo sélão baillivè fermo, saillessâi la dzéba, la crotsivè à l'eingon de la fenêtra et le bouébo ein sein revegneint de l'écoula s'arrêtavont adé po oure déveza noutron Jaco et l'âi criâvont on moué dè guieuséri que l'ozè sût astout rederè.

On dzo que cé monsu n'avâi pas bin reclliou la portetta dè la dzéba, vouaiquie lo Jaco, que ne demandavè pas mi dè férè 'na boun'escampetta, que fot lo camp po allá rouda tantquie pè lè Terreaux et que va sè pertsi à n'on quatriémo su la fenêtra d'on pourro ovrâi. Stuce que ne sè tsaillessai pas dè gardà cé osé lo fé mettrè su lè papai et lo leindéman, lo monsu s'aminè âo grandécime galo po vouaiti se l'ètâi per hazâ lo sin.

L'accrotsè lo perroquiet, sè met à lo grattâ su la têta avoué lo bet dâo dâi et l'osé sè lais-

- Est-te bin lo voutro? l'âi demande adon

Et lo papagai, que lo vilho tegnai adé sè met à boaila pè trai iadzo:

— Imbécile! imbécile! imbécile!

 Vo vâidès, dese adon lo vilho se ne m'a pas bin recognu!

Le pensionnaire des Blesson.

- Madeleine, donnez-moi mon ombrelle et mes gants, je dois sortir.

- Madame emmène-t-elle les enfants?

- Non, ils m'embarrasseraient... Mais faites-moi le plaisir, maintenant que nous avons un pensionnaire appartenant à la noblesse, de dire désormais en parlant de ma fille et de mon fils: *Mademoiselle* Monsieur Paul. A leur âge d'ailleurs — dix ans et douze ans - ils ne doivent plus être traités en
- Monsieur et Mademoiselle! jamais je ne pourrai. Comment voulez-vous que je les appelle ainsi, ces chers petits que j'ai vu naître, que j'ai al-laités et dorlotés? Ils m'aiment comme si j'étais leur mère. Et je devrais leur dire en les bordant dans leur lit: « Monsieur et mademoiselle veulentils un gros bécot de leur vieille Madelon?»

- Vous ne les embrasserez plus, Madeleine ; ces familiarités-là, c'est bon chez les gens qui n'ont pas

de naissance.

Alors, j'aime autant m'en aller.
Vous ne ferez pas cela, Madeleine: je vous dois une année de vos gages; si vous nous quittez, on croira que je vous ai chassée pour ne pas vous

-- Hé! je ne le sais que trop que je ne pourrai me résoudre à me séparer d'eux. Que deviendraientils sans moi, les pauvrets, et qui prendrait soin des oiseaux de M. Blesson ?

— Vous oubliez, Madeleine, que vous parlez à M^{me} Blesson d'Avenaire... Passez-moi mon chapeau, je suis pressée. Et maintenant allez dire à monsieur que je conduis notre pensionnaire au cirque de la place du Marché et que je le prie de promener

monsieur Paul et mademoiselle.

— C'est bien, j'y vas, Mais si j'ai un conseil à donner à madame, c'est de prendre garde à M. le pensionnaire; il a une frimousse de Bohémien qui

ne me revient guère, et...

- Décidément, Madeleine, vous avez juré de me mettre hors de moi, aujourd'hui. Sachez que M. le comte d'Aprica est un jeune homme d'une des familles les plus illustres de Naples. Il est l'ami personnel du roi Victor-Emmanuel. Dernièrement, il a reçu des mains de Sa Majesté elle-même la rosette de commandeur de la couronne d'Italie. Venu dans le canton de Vaud pour en étudier l'histoire et les patois, il nous a fait l'honneur de choisir notre maison pour y séjourner, et je ne souffrirai pas que vous vous avisiez de lui manquer de respect. Vous êtes une bonne fille, Madeleine, mais, comme on di!. vous n'avez pas inventé le fil à couper le beurre, et vous ne distinguerez jamais un homme d'un autre... Mais i'entends M. le comte... Le voici.

- Belle madame, ze vous saloue. Sommes-nous prête? L'heure de la représentazione s'avance.

- Mille pardons, monsieur le comte, de vous faire attendre. Je suis à vous maintenant.

Oune petite question indiscrète, belle madame: vous n'oubliez pas de prendre votre por-temonnaie, n'est-ce pas? Mon banquier de Naples ne m'a pas encore envoyé les mille lire que z'attendais pour la fin dou mois passé et ze serai ainsi privé du plaisir de vous offrir oune fauteuil au cirque. Mon banquier est oune canaille.

Votre banquier, monsieur le comte, a fort bien fait: yous ne sauriez que faire de tant d'argent dans notre modeste cité.

- Eh bien, bellissime madame, daignez accepter mon bras, et partons.

Tandis qu'ils s'éloignent, M. Blesson, en robe de chambre, nourrit ses canaris et ses chardonnerets. Avec son violon et ses livres, ses oiseaux sont sa grande passion et absorbent toute son existence.

M. Blesson était fait pour vivre en ermite. Il n'a jamais pu comprendre le monde. Ses enfants lui paraissent aimables, mais leur babil le lasse au bout de cinq minutes. Quant à sa femme, il la subit avec une résignation chrétienne. Malgré treize ans de vie commune, elle et lui ne se connaissent pour

ainsi dire pas. C'est Mme d'Avenaire qui les maria, s'emparant du pauvre homme dans un véritable guet-apens, une scène de séduction machinée par elle, la fille se précipitant au cou de M. Blesson, qui ne s'y attendait guère, et la mère, tragique, bondissant avec des gestes de théâtre : « Vous avez ravi l'honneur de mon enfant, vous le lui rendrez, Monsieur; sinon je vous poursuivrai devant les tribunaux, et toute la ville saura votre abominable con-

M. Blesson ne put pas même répondre qu'il n'avait rien ravi du tout. La menace d'un procès l'avait atterré. Il courba la tête, se laissa conduire par les deux femmes chez l'officier de l'état-civil et épousa. Sa belle-mère ne jouit pas longtemps de la joie d'avoir forgé cette union : elle mourut d'une indiges-tion gagnée le jour de la noce.

Dans la petite ville, ce mariage fut un évènement qui défraya les conversations pendant longtemps. Les uns plaignaient la belle et jeune Mme Blesson d'être condamnée à vivre avec un ours; les autres prenaient le parti du mari et déclaraient qu'un homme de son savoir et de son mérite devait souffrir le martyre aux côtés d'une petite personne vaniteuse et sans cœur, qui n'en avait voulu qu'aux écus de M. Blesson. Ces écus, hélas! il y avait belle lurette qu'ils

étaient entrés dans la poche des fournisseurs. Pour subvenir aux besoins du ménage, M. Blesson se résigna à courir le cachet. Il donnait des leçons de français et de violon. Cela rapportait tout juste de quoi ne pas crever de faim, et grâce encore au dé-vouement de Madeleine, qui faisait des miracles d'économie et qui ne demandait presque jamais un sou de ses gages. Pour aider à faire bouillir la marmite, comme elle disait, elle avait conseillé à sa maîtresse de prendre des pensionnaires, ce qui est la principale industrie de l'endroit.

M^{me} Blesson trouva l'idée excellente, et, sans consulter son mari, elle fit savoir qu'« elle recevrait un ou deux jeunes gens de distinction, désireux

d'apprendre le français. »

Sans le vouloir, la bonne Madeleine contribua par là à rendre ses maîtres toujours plus étrangers l'un la à l'autre et à priver leurs rejetons des douceurs de la vie de famille. Aussitôt que des pensionnaires furent admis à son foyer, M^{me} Blesson n'eut de pen-sée que pour eux. Son mari ne comptait plus. Quant à Paul et à sa sœur, ils s'élevaient comme ils pou-vaient. Madeleine, heureusement, veillait sur eux comme s'ils eussent été ses enfants. Quand leur mère les chassait de la salle à manger ou du salon, sous le prétexte qu'ils importunaient les pensionnaires, c'est auprès d'elle, dans sa cuisine, qu'ils se réfugiaient.

Après avoir eu en pension un Bulgare, puis un Anglais, auquel avaient succédé deux officiers alle-mands aussi fats et impertinents l'un que l'autre, mais payant largement, Mme Blesson se trouvait gratifiée du signor Francesco, comte d'Aprica. Comme on vient de le voir, ce noble personnage n'en imposait pas le moins du monde à Madeleine. Les enfants le fuyaient et M. Blesson feignait de l'ignorer complétement. Seule, la maîtresse de maison était toute aux petits soins pour lui. Son titre, ses belles manières, sa faconde l'émerveillaient. Ne vous offusquez pas de, l'insociabilité et du mutisme de mon mari, lui disait-elle; il souffre d'hypocondrie. » Elle était fière de présenter son sémillant pensionnaire à ses connaissances et avait accepté avec empressement de l'accompagner au cirque forain qui venait de planter sa tente sur la place du Marché

Madelaine à son maître : « Monsieur veut-il prendre à la promenade les enf..., je veux dire : Made-moiselle Sophie et monsieur ... Non, monsieur et mad... Enfin, le fils et la fille de monsieur? »

M. Blesson donna un dernier morceau de sucre à ses oiseaux, prit son chapeau et, sans ouvrir la bouche, attendit que Madeleine lui eut amené les enfants. Tous trois sortirent, lui marchant le dernier, machinalement.

Une heure et demie plus tard, comme ils rentraient, ils rejoignirent devant leur demeure Mme Blesson et M. d'Aprica. Elle et le comte causaient avec animation.

- Ma cere madame Blesson, disait le pensionnaire, ze retourne au cirque demain, et après-demain et tous les zours. Cette équouière hongroise est oune grande artiste; elle mérite que ze l'encouraze de mes applaudissements.